

CETTE SEMAINE, NOUS SOMMES...

CHAVIRÉS



64

d'émotions par **SIDI LARBI CHERKAOU**, qui nous entraîne sur les pas du mangaka Tezuka.

EMPOIGNÉS



58

par cette fillette tuant **UN RENARD À MAINS NUES**, dans le recueil de nouvelles d'Emmanuelle Pagano.

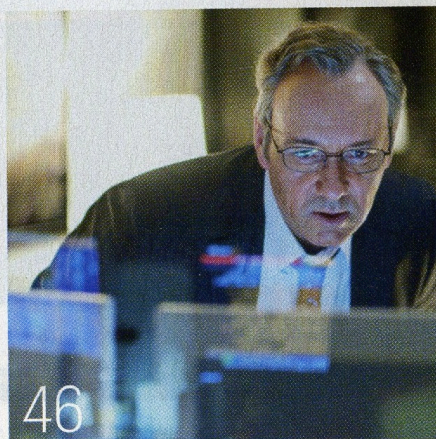
REMUÉS



66

jusqu'aux tripes par les portraits de chair et de corps de **LUCIAN FREUD**, exposés à Londres.

SUSPENDUS



46

au suspense de **MARGIN CALL**, thriller financier sur le krach, par le nouveau crack de Hollywood, J.C. Chandor.

REMONTÉS



54

aux origines de la musique black et blues avec l'Américain **OTIS TAYLOR** et ses sons de *Contraband*.

UN RENARD À MAINS NUES

NOUVELLES FRANÇAISES
EMMANUELLE PAGANO

Avec une écriture animale, Emmanuelle Pagano s'invite au côté des révoltés et des solitaires. Une trentaine de petites histoires pour un grand « roman ».

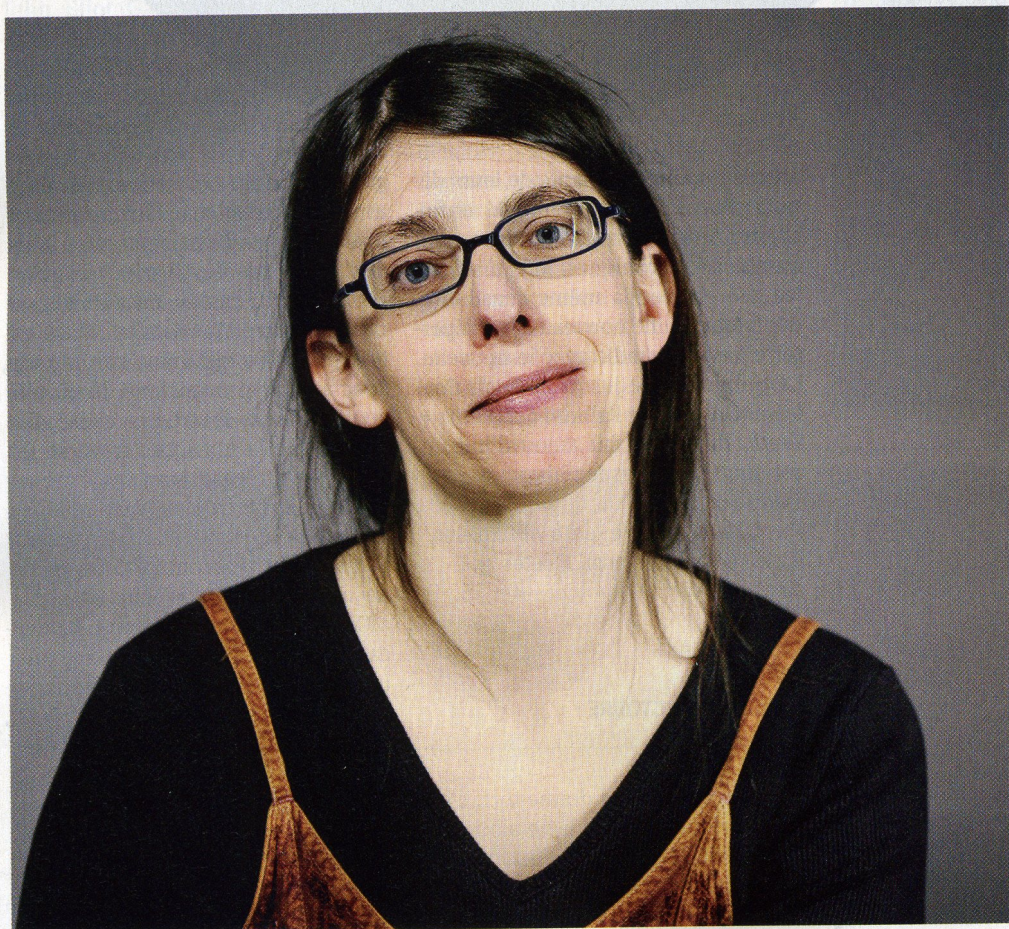
TTT

Le mot « nouvelles », qui griffe les rainures blanches de la couverture, est-il vraiment approprié ? Oui, à condition de l'entendre au sens postal du terme. Ecrites sans une once de gras, sans sécheresse non plus, ces histoires volées s'échangent des nouvelles, sur les uns, sur les autres. Elles se connaissent et se parlent à l'aveugle, en toute urgence explorée, en toute sensibilité vagabonde, de belles personnes, tapies dans leur coin. Certains visages ont déjà été croisés sur les voies si particulières, toujours bordées de rocaïlle et de ronces, qu'Emmanuelle Pagano trace de livre en livre depuis sept ans.

Ainsi ce simplet, éternellement adossé à la glissière de sécurité d'une départementale de montagne, continue-t-il son errance commencée dans *Les Adolescents troglodytes*, en 2007. Et la fillette, qui abrège à mains nues les souffrances d'un renard argenté pris au piège d'un collet, est l'héritière des femmes meurtries dans leur chair dont *Les Mains gamines* donnaient à entendre le chœur poignant et dérangeant, en 2008.

Tous sont des grands solitaires, des évadés en cavale, des révoltés qui prennent le maquis. Tous imposent leur loi silencieuse, ravagent par leur hargne secrète. De ces guerriers de

Emmanuelle Pagano, révélée en 2005 par *Le Tiroir à cheveux*.



l'ordinaire, la romancière narre les hauts faits avec tant de nerf et de sollicitude qu'ils deviennent en quelques lignes d'indispensables compagnons de route. Impossible d'oublier ce randonneur qui porte dans ses bras un cycliste éviscéré par son vélo et l'écoute commenter la nature dans son agonie. Ni cette boîteuse suppliant le chiropracteur qui l'a guérie de lui rendre son infirmité, sa raison de vivre. Ni cette adolescente qui sent « *les écu-reuils s'arc-boutant sous ses côtes* » par un été de 1976, et se prépare à quitter définitivement les siens pour ne plus faire corps avec sa serpillière. Et cette femme étrangère, qui investit en français, histoire d'avoir « *ce confort moderne dans la bouche* »... Chacun a droit à sa propre voix, à son propre langage, à ses propres embardées. Par la grâce de son écriture mouvante et animale, Emmanuelle Pagano suit les instincts rentrés, assouvit les désirs étouffés. Au fil de chapitres très courts, elle déroule des pans de vie essentiels, puis les enroule à nouveau sur eux-mêmes, sans faux plis, débarrassés de la honte et de la douleur. Elle tisse des liens entre les êtres, croise les destins, recoupe les malheurs, confronte les renaissances.

La romancière dit avoir traité ses personnages comme des passagers pris en stop : « *Je les ai pris dans mon livre* », écrit-elle en quatrième de couverture, avant de disparaître dans la fumée blanche de son habitacle de papier. Sans doute est-ce là l'intense secret de ce roman. Oui, roman, il faut bien finir par lâcher le mot, une fois que les nouvelles sont données, les enveloppes décachetées, les fleurs et les cheveux tombés. Le secret, donc, vient de l'amour qu'Emmanuelle Pagano y confesse pour le livre, objet transitionnel, miroir sans tain, chambre noire. « *Je ne lis plus seulement la vie des personnages des livres, je lis aussi la vie des lecteurs* », avoue l'héroïne du chapitre intitulé « *Les paillettes* », véritable pilier de bibliothèque, sensible à « *tous ces faits et gestes qui remplissent notre propre histoire et se mélangent à celles des livres, jusqu'à parfois tacher les pages, des choses du dedans et des choses du dehors. Une tique écrasée, une plume*

d'oiseau comme marque-page, des miettes de pain de mie encore tendre... »

On trouve toujours un bouquin dans un sac, dans une main, dans une tête, au gré de ce voyage à flanc de coteaux, en bordure de ville, à la lisière de l'eau. Sur le fil, encore et toujours. Emmanuelle Pagano ne chemine pas seule. Elle marche avec tous les arpenteurs de livres. A bientôt, sur la route.

– **Marine Landrot**

| Ed. P.O.L | 352 p., 19€.

ILS NE SONT POUR RIEN DANS MES LARMES

RÉCIT

OLIVIA ROSENTHAL

TT

Il existe un savoureux film de fiction intitulé *Les Larmes* (2009), dans lequel Olivia Rosenthal tient le premier rôle. Avec la complicité du cinéaste Laurent Lavière, l'écrivaine, auteure d'*On n'est pas là pour disparaître* et *Que font les rennes après Noël* (prix du livre Inter 2011), s'interroge, avec profondeur et humour, sur les raisons pour lesquelles elle ne peut regarder *Les Parapluies de Cherbourg* sans que lui viennent des pleurs.

Le titre du nouveau livre d'Olivia Rosenthal fait écho à ce film court : *Ils ne sont pour rien dans mes larmes*, entendez : mes sanglots viennent d'ailleurs, de plus loin, les images de Demy, les dialogues plutôt anodins qu'échangent De neuve et Perrin ne font que cristalliser un chagrin ancien, autoriser une émotion refoulée ou enfouie à faire surface. Le livre rassemble une dizaine de « témoignages » – le mot n'est pas le bon, on ne sait pas quelles sont dans l'ouvrage la part de réel et celle de la plus pure invention –, dix interventions d'anonymes expliquant quel est le film qui les a le plus marqués : non pas leur film préféré, ou celui qu'ils admirent le plus, mais celui qui s'est imprimé dans leur mémoire pour des raisons où l'esthétique est absente, mais où l'émotion, souvent indicible, tient toute la place. En prélude et dans un long épilogue, Rosenthal ajoute à ce chœur d'anonymes sa propre voix, qui déborde les autres, s'impose comme majeure, et justifie le dispositif narratif qu'elle a mis en place. Livrant, autour de *Vertigo* et des *Parapluie de Cherbourg*, une méditation poétique sur la séparation et la perte, où l'intelligence le dispute à la tristesse infinie. – **Nathalie Crom**

| Ed. Verticales | 116 p., 11,50€.